

« Le regard vide – essai sur l'épuisement de la culture européenne » de Jean- François Mattéi, Flammarion, Paris 2007 (303 pages)

MARJORIE JOUEN

MARJORIE JOUEN EST DIPLÔMÉE EN SCIENCES POLITIQUES (1979) ET ANCIENNE ÉLÈVE DE L'ENA (1989). ELLE A ÉTÉ MEMBRE DE LA CELLULE DE PROSPECTIVE DE LA COMMISSION EUROPÉENNE (1993-1998), CHARGÉE DES QUESTIONS TERRITORIALES ET SOCIALES ; CHEF DU DÉPARTEMENT « AFFAIRES EUROPÉENNES » À LA DIACT (1998-1999) ; CHEF DU BUREAU « UNION EUROPÉENNE - ADHÉSIONS » À LA DGTPE - AU MINISTÈRE DE L'ÉCONOMIE, DES FINANCES ET DE L'INDUSTRIE (2002-2005) ET CHEF DE CABINET ADJOINT DU PRÉSIDENT DU COMITÉ DES RÉGIONS (2006-2008).

ELLE EST CONSEILLÈRE SPÉCIALE POUR *NOTRE EUROPE* SUR LES QUESTIONS RELATIVES À LA POLITIQUE DE COHÉSION, AUX EMPLOIS D'INITIATIVE LOCALE, AU DÉVELOPPEMENT RURAL ET À L'ÉLARGISSEMENT DE L'UNION EUROPÉENNE.

C'est à une méditation déambulatoire en compagnie de nombreux philosophe politiques, un peu nostalgique et parfois révoltée – une sorte de pessimiste actif à la manière de Gramsci, que l'auteur ne cite toutefois pas – que nous engage Jean-François Mattéi, professeur émérite de philosophie à l'université d'Aix-en-Provence.

Le regard vide, c'est celui des statues antiques « *que nous croisons dans les salles du Louvre qui pourrait bien indiquer le destin de l'Europe dont la culture sera pour les générations futures une chose du passé* ». C'est aussi le contraire absolu du regard qui caractérise l'identité européenne, dans le prolongement de la pensée grecque et de son développement humaniste : un regard surplombant, un regard qui porte loin à l'horizon, un regard exigeant, un regard d'indignation, un regard inquiet.

En effet, de son point de vue, « *les formes constitutives de l'Europe tiennent moins à la rencontre des cultures particulières d'Athènes, de Rome, de Jérusalem, de Byzance ou de Cordoue, que dans ce croisement des regards que l'âme européenne, pour suivre l'image de Valéry, a porté successivement sur le monde, sur la cité et sur elle-même.* »

Il décline donc son livre en 5 chapitres consacrés au regard sur le mythe, au regard sur le monde, au regard sur la cité, au regard sur l'âme et, pour finir, à l'aveuglement du regard.

Pour JF Mattéi, l'Europe présente « *la figure unique de l'inquiétude dans le courant des civilisations, celle d'une âme à jamais insatisfaite dans la quête de son héritage et le besoin de son dépassement. En dépit des renaissances, son rythme naturel est celui des crises et des révolutions ... Ces ruptures qui forment la trame continue de son histoire, ces créations et ces destructions, ces conquêtes de soi et ces renoncements qui sont l'envers de l'oubli et de la domination de la nature, tous ces facteurs indissolublement liés ont contribué à faire de la crise, et donc de la critique, le principe moteur de l'Europe.* »

Depuis son mythe fondateur, l'Europe montre ce double visage d'un arrachement à soi, préfiguré par le rapt d'Europé, pour conquérir une altérité lointaine et d'un retour inquiet sur soi pour retrouver son identité perdue. L'originalité du regard de l'Europe tient à ce combat qui la dresse contre elle-même dans une volonté irrésistible de dépassement. Vouée à une recherche perpétuelle, elle ne trouvera que « *des solutions toujours provisoires sous un horizon historique qui recule sans cesse* ». Ainsi verra-t-

on à diverses reprises une civilisation en quête de son identité « *creuser la distance avec l'altérité extérieure, s'opposant à elle tout en essayant de l'absorber, comme Rome avait intégré les Barbares.* » Cette distance paradoxale s'exprimera longtemps dans « *la tension entre le monde oriental grec, centré sur le pouvoir théocratique, et le monde occidental romain fondé sur la dualité du pouvoir politique et du pouvoir religieux. Dans l'opposition entre l'énergie de l'Europe qui la pousse à toujours aller de l'avant et la torpeur de l'Asie, soumise aux despotes.* »

Dans cette vaste rétrospective où l'auteur convoque aussi bien les philosophes de l'Antiquité avec une prédilection pour Platon et Aristote, que ceux de l'époque moderne – notamment Kant, Nietzsche, Hegel -, et du XX^{ème} siècle, tels que Patočka, Husserl, Arendt et Benjamin, on piquera quelques traits saillants.

Tout d'abord, la fascination du mouvement considérée comme consubstantielle de notre identité. « *L'âme européenne ne demeure jamais en repos. Cette mobilité incessante qui la pousse au-delà d'elle-même n'est autre que le processus ininterrompu de la connaissance. ... Une fois lancée la percée du regard de l'Européen ne peut plus s'empêcher, s'il veut rester fidèle à l'étonnement initial, de développer inlassablement la connaissance qui est assujettie à l'idée qui la conduit.* »

Ensuite, le « soin » ou le « souci de l'âme » vu comme une caractéristique essentielle de l'héritage européen et qui donne à l'homme selon Patočka « *un sens à son existence* ». Il se trouve au « *croisement de 3 orientations du regard : le souci de la compréhension du monde dans la recherche de la vérité, le souci de la communauté dans la recherche de la justice, le souci de la compréhension de l'âme dans la recherche du Bien* » et confirme l'intuition platonicienne. De là, découle la découverte majeure de la dignité de l'homme et l'association de l'Europe à l'humanisme. De là part aussi la conception européenne de la politique « *vouée à la critique radicale de l'état des choses présent et à la constitution espérée de la cité idéale* ».

Enfin, la culture et l'idée du Beau, qui s'offre au regard avec le plus grand éclat. Pour JF Mattéi, « *l'œuvre culturelle telle que l'a pensée l'Europe n'est pas un simple objet d'usage rapidement détruit, mais un miroir dans lequel l'esprit se reconnaît dans le regard qu'il croise.* » Il ébauche son propos par l'évocation des « unités brillantes » dont parlait Braudel, « *ces rencontres, ces unissons qui donnent à la civilisation européenne, sur le plan le plus élevé de la culture, du goût et de l'esprit une allure fraternelle presque uniforme comme si elle était envahie par une seule et même lumière* » et qui rappellent aussi les « captives divines » dont s'émerveillait Proust. Ce qui l'amène à conclure que « *l'aura d'une œuvre tient dans la proximité de ce qui reste à distance, sauvegarde ce lointain en tant que lointain et laisse à l'œuvre sa part essentielle d'infini ... Quand nous sommes confrontés à une œuvre dont le regard nous touche, nous levons à notre tour notre regard vers elle.* »

Et pourtant cette conscience assumée de l'identité européenne est en péril : d'une part, elle est victime de « *l'effacement du lointain au profit, non pas du proche, mais du passager* », d'autre part, elle est prise au piège de la « *perversion du mouvement* ». « *Obnubilée par l'organisation rationnelle et le développement économique, incapable d'assumer ses racines grecque et chrétienne, poussée vers une mondialisation qui ne fait plus de notre planète un monde, mais un astre errant, l'Europe moderne a perdu le goût du dépassement vers un autre que soi.* »

JF Mattéi se livre à une critique en règle des « déconstructivistes » (Crépon et Derrida) les accusant de mener un travail stérile de désappropriation de l'Europe en débouchant sur une « *étrange géopolitique de l'impuissance* », de refuser l'identité européenne au nom des altérités sans s'interroger sur le bien-fondé de leur propre point de vue, ni reconnaître que la domination n'est pas le dessein essentiel de la culture européenne. Il tire la sonnette d'alarme : « *La dialectique du même et de l'autre, qui reste sous-jacente aux débats sur le rôle de l'Europe dans le concert des nations a été retournée du tout au tout. Ce sont dorénavant ses altérités qui reven-*

dient leur identité au détriment de l'altérité que l'Europe a substituée à son identité contestée. » « *Le XXème siècle a vu l'homo europeanus ou occidentaliser mettre en accusation sa culture en ruinant systématiquement les principes architectoniques sur lesquels elle était édifiée. Rien n'a échappé à ce travail de sape qui a détruit les assises de la religion, de la métaphysique, de l'art et de la morale.* »

Il se range volontiers aux thèses de Taylor considérant que le malaise qui affecte les sociétés contemporaines de type occidental se ramène à trois causes principales : l'individualisme exacerbé – « *la perte du sens* » - , l'emprise de la raison instrumentale – « *l'éclipse des fins* », le repli sur des jouissances privées au détriment de l'engagement citoyen face à un Etat bureaucratique – « *la perte de la liberté* ». « *Le nouveau régime de l'éphémère assume désormais la fin de l'éternité.* ». Face à une telle crise, il reproche à Habermas de ne proposer qu'une « *éthique du discours réduite à un ensemble de démarches processuelles* ». Mais les philosophes peuvent-ils encore renverser la vapeur quand l'Europe se grise de vitesse en sacrifiant à ce « *mobilisme universel qui brasse un flux continu d'objets, d'informations, d'échanges sans autre souci que le processus qui l'anime* » ?

L'auteur semble en douter lorsqu'il indique clairement que « *les Etats européens ont mis en pratique ce choix mortel. Ils ont échoué à établir une unité politique qui ne se limiterait pas à un espace économique de libre-échange dont les principes culturels seraient exclus. En ce domaine, le projet de l'Europe est aussi vide chez la plupart des gouvernants et chez beaucoup de créateurs que le regard porté par une majorité d'Européens sur leur héritage commun : il leur est effectivement devenu étranger.* »

En définitive, JF Mattéi invite ses lecteurs à ouvrir les yeux, à relever la tête pour embrasser à nouveau l'horizon, à se débarrasser de ce culte de l'instantané, décliné aussi bien dans sa version consumériste du plaisir narcissique et des loisirs 'fun' que dans sa version économique de l'efficacité et du profit à court terme, qui leur tient lieu de culture.

On ressortira de la lecture de cet ouvrage, convaincus qu'héritiers d'une vieille civilisation, nous devons assumer notre identité au lieu de l'esquiver parce qu'elle nous permettra d'ouvrir de nouvelles perspectives culturelles et politiques à l'Europe. Et l'on aura envie de faire nôtre la phrase écrite par Cicéron, il y a un peu plus de deux mille ans, « *s'il plaît aux Barbares de vivre au jour le jour, nos desseins à nous doivent envisager l'éternité des siècles* ».

Mentions légales

Avec le soutien de la Commission européenne : soutien aux entités actives au niveau européen dans le domaine de la citoyenneté européenne active.



La Commission européenne et Notre Europe ne sont pas responsables de l'usage qui pourrait être fait des informations contenues dans le texte. La reproduction est autorisée moyennant mention de la source.

© Notre Europe, juillet 2008